

« Que vous êtes heureux d'être jeune, d'avoir envie d'écrire, d'avoir quelque chose à dire »

A propos de la correspondance de Jean-Richard Bloch et André Spire
(1912-1947)

par Anne Mounic

Le caractère immédiat, et donc vif, de l'échange épistolaire, qui fait que, lisant leurs lettres, on s'accoutume à entendre les voix des hommes qui les ont écrites, suscite, une fois le livre refermé, parce que les épistoliers se sont tus pour toujours, une émotion certaine. Le lecteur éprouve semblable tristesse en achevant l'épais volume où se trouve rassemblée la correspondance, qui s'étend sur trente-cinq années, entre André Spire (1868-1966) et Jean-Richard Bloch (1884-1947).¹ Le premier est poète ; le second, romancier. Tous deux collaborent à la revue *Europe*.

L'écriture épistolaire, lacunaire, laisse transparaître, tamisée par la subjectivité, la réalité historique, de la Première Guerre mondiale, de l'affirmation de l'idée sioniste, puis de la Seconde Guerre et de la Shoah. Les deux protagonistes, amis de Romain Rolland, ne l'approuvent guère quand il se situe *Au-dessus de la mêlée* en septembre 1914 et s'exile à Genève² : « J'aurais beaucoup aimé vous voir, vous parler de tant de choses : de Romain Rolland, de l'avenir qu'il ne faudra pas laisser entre les mains des socialistes imbéciles et des nationalistes bornés. Nous travaillerons je l'espère bien à cet avenir, vous avez vos jeunes

forces, moi avec mes forces ralenties, mais un enthousiasme qui ne le sera jamais. »³ Le tempérament militant d'André Spire, et sa naissance en Lorraine, ne lui font pas apprécier les réactions pacifistes à la guerre : « Mais si je l'avais lu, un tel article n'aurait pu, soyez-en sûr, me séduire sur la question de la paix. Je suis buté comme un paysan lorrain. D'abord vaincre, et puis on verra. Socialisme, anarchie, internationale, religion, blagues immenses et élastiques que chacun modifie au gré de ses goûts et de ses passions. Je reste un homme du 18^e siècle qui croit à la Raison et à la Vérité ; mais aussi qui veut qu'on emploie la force contre ceux qui veulent faire prévaloir par la force leurs sentiments, leurs préférences, et leur tournure d'esprit. »⁴ Jean-Richard Bloch, qui fut mobilisé, puis blessé à plusieurs reprises, semble partager ce point de vue. Il écrit, en octobre 1915 : « Mais cette lettre n'a pas pour but de vous faire le récit affreusement banal de la journée où j'ai été blessé. Elle n'a pas d'autre dessin que d'essayer de vous rendre sensible le regret mortel que j'éprouve à m'être trouvé arraché si tôt à la communication d'une grande beauté morale. Pour la première fois de ma vie j'ai trouvé une société qui vaut mieux que l'individu et n'est pas comme un pavillon de phonographe où ses défauts et ses qualités s'amplifient jusqu'à la caricature. »⁵ En avril 1918, il affirme : « L'Allemand est à Montdidier ; il ne faut plus qu'il avance. Tout sera employé à cet effet. Vous devez compter que je ne me marchanderai pas,

1 Jean-Richard Bloch & André Spire, *Correspondance 1912-1947* : « Sommes-nous d'accord ? ». Edition établie, préfacée et annotée par Marie-Brunette Spire. Paris : Claire Paulhan, 2011. La réflexion d'André Spire à Jean-Richard Bloch qui donne son titre à cet article est extraite d'une lettre du 18 mai 1929, p. 422.

2 Marie-Brunette Spire, Préface : « Deux écrivains juifs face à leur judéité : Engagements et divergences », *ibid.*, p. 48.

3 André Spire, le 20 janvier 1916, *ibid.*, p. 263.

4 André Spire, 12 septembre 1916, *ibid.*, p. 279.

5 Jean-Richard Bloch, 8 octobre 1915, *ibid.*, p. 252.

que mon poste soit derrière une table de travail ou sous les obus ; l'heure n'est pas aux individus, ni malheureusement non plus aux flatteuses chimères. »⁶

L'immédiateté de l'échange épistolaire nous renseigne sur la complexité d'une période que nous voyons désormais dans la perspective historique des prémisses et des conséquences, de loin, mais également d'un peu plus près par les écrits des soldats, leurs poèmes, les romans qu'ils ont écrits, immédiatement ou quelques années plus tard. André Spire écrit : « Que les bavards se taisent, pour quelques mois. Est-ce que les Bourget et Barrès en ce moment ne vous donnent pas la nausée ? »⁷ En avril 1917, il note : « C'est parce que la France a tenu à Verdun et ailleurs que les temps ont pu s'accomplir. »⁸ La réflexion suivante, par contre, rejoint le point de vue qu'exprimait Walter Benjamin dans un article publié en 1930 sur un ouvrage que dirigeait Ernst Jünger, *Guerre et Guerriers*. Dénonçant le « mysticisme » de la guerre chez « Jünger et ses amis », « transposition débridée des thèses de *l'art pour l'art* au domaine de la guerre », Benjamin pose cette question : « Et que savez-vous de la paix ? Vous êtes-vous jamais heurtés à la paix – dans un enfant, un arbre, un animal – comme vous vous êtes heurtés sur le champ de bataille à un avant-poste ennemi ? »⁹ Quant à Jean-Richard Bloch, il avoue : « Un entretien sérieux avec mon toubibe [sic], hier, m'a révélé que j'en avais encore pour un bon mois d'hôpital avant de partir en convalescence. Il m'a déclaré que j'avais été beaucoup plus malade que je ne croyais, mais qu'il répondait de la guérison et de l'avenir. C'est tout ce que je demande. Mais sans doute vais-je en être réduit à faire figure d'embusqué, le front m'est désormais à peu près interdit... Vous ne vous imaginez pas l'humiliation et l'ennui que c'est pour moi ! »¹⁰ Il reprendra malgré tout du service, en Italie.

6 Jean-Richard Bloch, 6 avril 1918, *ibid.*, p. 340.

7 André Spire, 7 novembre 1914, *ibid.*, p. 244.

8 André Spire, 1^{er} avril 1917, *ibid.*, p. 306.

9 Walter Benjamin, « Théories du fascisme allemand », *Œuvres II*. Traduit de l'allemand par Maurice de Gandillac, Pierre Rusch et Rainer Rochlitz. Paris : Gallimard Folio, 2002, pp. 199, 201, 207.

10 Jean-Richard Bloch, 3 septembre 1917, Jean-Richard Bloch & André Spire, *Correspondance 1912-1947 : « Sommes-nous d'accord ? »*, *op. cit.*, p. 314.

Autre actualité historique en cette période : l'identité juive des deux protagonistes confrontés à l'antisémitisme ravivé à la suite de l'affaire Dreyfus. « Dans des poèmes cinglants à l'encontre de ses contemporains, prêts à humiliation et reniement de soi pour entrer pleinement, croient-ils, dans la société française, Spire dénonce la dissimulation qui, selon lui, sous-tend une assimilation illusoire. Essayer de négocier, à la manière d'un Henri Heine, son entrée dans la société environnante ne sert à rien, affirme-t-il, car l'histoire montre que l'antisémitisme ne diminue pas d'autant. Seule l'affirmation de soi, le sens de l'honneur et la fierté de son appartenance est capable de créer le respect de l'autre. »¹¹ Claude Vigée, qui rencontra André Spire chez lui aux Etats-Unis quand lui-même s'exila, a fait sienne cette position.

Comme nous l'indique en note Marie-Brunette Spire, André Spire fonde la Ligue des Amis du Sionisme quelques jours après la Déclaration Balfour du 2 novembre 1917, dans laquelle le ministre des Affaires étrangères britannique, en accord avec Chaim Weizmann, président de la Fédération sioniste et futur premier Président de l'Etat d'Israël, déclarait que le Royaume-Uni était favorable à l'établissement d'un foyer national juif en Palestine. Spire écrit, en mars 1919 : « Bien entendu, le fait d'être Sioniste n'engage en rien à aller en Palestine. Vous savez que le Sionisme est fait pour les Juifs à qui leurs pays ont fait une situation si difficile qu'ils ne peuvent continuer à y résider.

D'ailleurs, comme pendant longtemps il faudra aménager le pays et créer des routes, des ports, des chemins de fer, il ne pourra même pas recevoir toute la population persécutée du reste de l'Europe. »¹²

Jean-Richard Bloch, sollicité pour adhérer, se montre circonspect : « J'ai lu à Méricote les brochures que vous m'avez envoyées. Trouvez ici mon adhésion à la Société des Amis du Sionisme. Continuez à m'envoyer vos tracts. Ils m'intéressent. Ils me font réfléchir à différents points de vue nouveaux. Je ne vous cache pas que mon adhésion comporte certaines réserves. Elles ne sont pas de nature à en faire un acte de pure gratuité amicale. Je ne m'engage qu'avec une forte résolution, qui n'implique pas une approbation sans réserve. »¹³ André

11 Marie-Brunette Spire, Préface, *ibid.*, p. 17.

12 André Spire, 22 mars 1919, *ibid.*, p. 359.

13 Jean-Richard Bloch, 6 avril 1918, *ibid.*, p. 340.

Spire, le 12 avril, remercie, et donne une idée du climat qui règne en cette période : « Merci de votre adhésion à la Ligue des Amis du Sionisme. Je comprends toutes vos réserves. Je fais aussi les miennes. Le P[ère] Lagrange dans le *Correspondant* écrit que la question juive est insoluble. 'Israël ne peut ni s'assimiler complètement aux nations ni se séparer d'elles.' (Je cite d'après *L'Intransigeant* du 11 avril.) Hélas ! Je pense que le P[ère] Lagrange a raison ; ou plutôt qu'il y a deux solutions à la question juive. Une par l'Assimilation (avec ses tragédies) pour les Juifs de l'Ouest. Ils se fondront et ils disparaîtront, ou ils ne se fondront pas et ils souffriront. Une par le sionisme ou le nationalisme local pour les Juifs de l'Est. Il y en a peut-être d'autres. Voilà ce que j'aperçois en ce moment. »¹⁴ Etudiant l'œuvre d'Imre Kertesz, je remarquai à un moment donné, dans *Etre sans Destin*, qu'il utilisait l'adjectif « juif » au sens de « singulier ». Etant rejeté par certains parce qu'il ne parle pas yiddish, il écrit : « Ce jour-là, au milieu d'eux, je fus pris parfois par la même tension, la même démanaison, la même gêne qu'il m'était arrivé de ressentir au pays, comme si quelque chose n'allait pas avec moi ; comme si je n'étais pas en harmonie avec l'idée générale, bref : comme si j'étais un juif, et je trouvais que c'était plutôt bizarre après tout, parmi des juifs, dans un camp de concentration. »¹⁵ Les réflexions du Père Lagrange (fondateur de l'Ecole biblique de Jérusalem et catholique libéral) dans le *Correspondant*, revue catholique libérale, puis reprises apparemment dans *L'Intransigeant*, journal de droite, qui tint des positions anti-dreyfusardes à la fin du dix-neuvième siècle, et citées par André Spire dans sa lettre du 12 avril 1918, prennent maintenant, au regard de l'Histoire, une tonalité très alarmante et désagréable ; elles se fondent sur une conception monolithique de la société, comme identité collective unique qui se sent menacée plutôt qu'enrichie par des voix dissemblables. Le choix du Même exclut le singulier

qui est, par essence, toujours autre, mais c'est de cette façon la question de la société elle-même qui devient « insoluble », car elle se clôt et étouffe à la fois toute voix et tout avenir quand elle s'abstrait dans l'idéalisme de l'universel, qui n'est que l'outrance du Même. Dans un tel monde comment ne pas se sentir « étranger », comme l'a écrit Camus après la Seconde Guerre mondiale, puis Imre Kertesz à sa suite ? L'actualité, en outre, nous montre toujours combien le désir d'uniformité est l'apanage d'un pouvoir politique sans envergure, c'est-à-dire pris dans ses intérêts à court terme. Jean Delumeau, réfléchissant sur la peur en Occident, rapporte d'ailleurs la peur d'autrui à la peur de soi. Dans le contexte d'altérité de la civilisation occidentale aux XIV^{ème}-XVII^{ème} siècles, « qui se voyait (ou se croyait) assaillie par de multiples ennemis », écrit-il, une « angoisse globale, qui se fragmentait en des 'peurs nommées', découvrit un nouvel ennemi en chacun des habitants de la cité assiégée ; et une nouvelle peur : la peur de soi. »¹⁶

L'échange entre André Spire et Jean-Richard Bloch prend très vite un tour plus personnel, qui donne sa résonance singulière aux troubles de l'Histoire. « L'individu n'est plus qu'un bouchon au gré du courant », écrit Jean-Richard Bloch en octobre 1914.¹⁷ Après la guerre, André Spire connaît une période de découragement. S'il écrivait, en 1915, à propos de Marcel Martinet, réformé et pacifiste : « Vous ai-je dit que j'ai reçu de Martinet une lettre qui m'a bien attristé. On dirait qu'il n'a rien compris à ce qui se passe depuis 14 mois. »¹⁸, il note, le 4 juin 1918 : « Vu Martinet il y a eu dimanche huit jours. Malgré ses idées on ne peut pas s'empêcher de l'aimer. C'est un enfant ! Oui les hommes devraient être frères. Mais le monde horrible dans lequel une main mystérieuse nous a jetés ne le veut pas, voilà tout. Ils aspirent à l'idylle et le monde leur

14 André Spire, le 12 avril 1918, *ibid.*, pp. 342-43.

15 Imre Kertesz, *Etre sans destin*. Traduit du hongrois par Natalia et Charles Zarembo. Arles : Actes Sud, 1998, p. 193.

Voir Anne Mounic, « 'notre propriété perpétuelle et inaliénable' : Imre Kertesz ou la résistance de l'Etranger », chapitre 11, *Monde terrible où naître : la voix singulière face à l'Histoire*. Paris : Honoré Champion, 2011, pp. 417-18.

16 Jean Delumeau, *Le péché et la peur : La culpabilisation en Occident, XIII^{ème}-XVIII^{ème} siècles*. Paris : Fayard, 1983, p. 7.

17 Jean-Richard Bloch, 29 octobre 1914, Jean-Richard Bloch & André Spire, *Correspondance 1912-1947 : « Sommes-nous d'accord ? », op. cit.*, p. 242.

18 André Spire, 14 octobre 1915, *ibid.*, p. 255. Sur Marcel Martinet, voir note 4.

répond tragédie. »¹⁹ Le 25 juillet, Jean-Richard Bloch répond : « Il y a un temps infini qu'il n'y a plus eu de lettre entre nous. J'ai eu tant à faire, on a tant joué avec moi et nos angoisses ont été telles, depuis quatre mois que je ne sais plus si c'est moi qui vous devais une lettre, ou vous à moi. »²⁰

On sent, chez les deux hommes, durant cette période, une interrogation persistante. Spire écrit, en 1920 (il n'avait que cinquante-deux ans) : « Je suis un homme qui ne croit plus à rien, un homme sans espoir. Est-ce moi qui ai raison ? Je ne sais pas. En tout cas c'est vous qui avez l'avenir. Ma génération est passée. Ses balbutiements n'intéressent plus personne ; elle n'a plus qu'à mourir. »²¹ Puis, en septembre 1921 : « Là où les autres jouent, jouissent, gagnent des rangs, des honneurs, nous nous usons, en vain, car les hommes sont si méchants et si bêtes qu'ils continueront à aller de cataclysmes en cataclysmes sans rien changer à la marche du monde bas où nous sommes condamnés à vivre. »²² En 1925, Jean-Richard Bloch, aiguillonné par l'amitié, se rend en Palestine pour l'inauguration de l'Université hébraïque de Jérusalem : « Je me rends là-bas avec une curiosité passionnée, affectueuse, un désir immense de jalonner un des problèmes les plus troubles de notre conscience, et de ne plus répondre à cette interrogation morale par l'ignorance. J'ai un égal éloignement des adhésions tumultueuses, irréfléchies, et des abstentions pharisaïques. L'occasion était unique de poser mes yeux sur des faits et non plus sur des idéologies. Ce voyage était au programme de mon avenir. Il se plaçait aux environs de 1927, après que je devais avoir achevé le groupe d'ouvrages auxquels je travaille. Je devance de deux ans. Ce ne sera encore qu'une reconnaissance. Je ne renonce pas pour cela au vrai séjour projeté. Mais que son fruit eût été plus grand si je vous avais eu à mes côtés ! »²³ Le 23 mars, il écrivait à Romain Rolland avant d'embarquer sur le bateau, à Marseille : « Pour terminer, en coup de foudre, cette invitation inopinée à partir pour la Palestine et assister à l'inauguration de l'Univ[ersité] de Jérusalem. Je ne suis pas sioniste. Ils le savent. Mais ils ont si grande confiance dans

leur œuvre. »²⁴ Quant à André Spire, il écrivait, dans *Palestine, Nouvelle Revue juive*, en 1929 : « ... ma foi sioniste. / Une foi ! à peine ! Une idée, bien plutôt. / Car ce n'était pas mon cœur qui était sioniste, un cœur de Juif pieux entraîné à l'idée du retour vers la terre promise par la récitation des prières, par le culte, par des cérémonies toutes tendues vers l'espoir d'un nouvel exode, des justes et nécessaires réparations. [...] c'est qu'un peuple dispersé au milieu des nations est nécessairement persécuté, se dégrade, lorsque ses membres épars au milieu de nationalités compactes ne constituent nulle part des groupes numériquement assez importants pour faire accepter leurs revendications par la voie électorale ou par la force ; bref, que l'histoire montre partout l'orgueil, l'intolérance, la cruauté des peuples contre les minorités confessionnelles ou nationales. [...] Ce qui est essentiel, c'est non la terre, mais l'homme, ses mœurs, ses traditions, ses souvenirs, ses livres, son âme. Et notre Livre, et les livres sortis de notre Livre, nous les trouvons aux quatre coins du monde, et l'âme, le foyer des ancêtres, il est partout avec nous, au fond de nous. »²⁵

On perçoit comme l'histoire personnelle module la perception des grandes questions. En réponse à la lettre louangeuse de Jean-Richard Bloch sur ses *Poèmes de Loire* (Grasset, 1929), André Spire écrit : « Avec ma santé détraquée je ne peux guère travailler ; je ne sors guère quand je suis à Paris ; je vis dans un grand isolement, et sentir que le peu qu'on fait, qu'on publie a quelque retentissement dans de grands esprits, est aimé par les jeunes gens, est une joie. Je voudrais bien vous voir ; je vous lis, au moins ; je suis vos efforts, votre immense travail. Que vous êtes heureux d'être jeune, d'avoir envie d'écrire, d'avoir quelque chose à dire, de mettre votre sceau sur le monde. »²⁶ On perçoit, dans le style des lettres, combien l'amitié progresse entre les deux hommes en même temps que la confiance et le plaisir de la fidélité à travers le temps. Le 22 juin 1929, Spire confie à son interlocuteur, à propos d'un de ses ouvrages : « Vous êtes dans une forme admirable ; et vous êtes en train de donner, de surpasser tout ce qu'on attendait de vous. Juste récompense

19 André Spire, le 4 juin 1918, *ibid.*, p. 346.

20 Jean-Richard Bloch, 25 juillet 1918, *ibid.*, p. 347.

21 André Spire, 2 août 1920, *ibid.*, p. 364.

22 André Spire, 20 septembre 1921, *ibid.*, p. 372.

23 Jean-Richard Bloch, 26 mars 1925, *ibid.*, p. 394.

24 Jean-Richard Bloch à Romain Rolland, note 3, *ibid.*, p. 395.

25 André Spire, « Un voyage en Palestine en 1920 », *Palestine, Nouvelle Revue juive*, janvier 1929, pp. 17-18. Note 2, *ibid.*, pp. 394-95.

26 André Spire, 18 mai 1929, *ibid.*, p. 422.

de tant de travail, de réflexions, d'études, de voyages, et de cette puissance de méditation enthousiaste, qui faisait jadis de vous un étonnant jeune homme, et est en train de faire de vous un homme grand. »²⁷

Cette correspondance nous permet de suivre l'évolution des choses de la vie – la naissance des enfants de Marguerite et Jean-Richard Bloch, la carrière littéraire de ce dernier, qui fonda la revue *L'Effort* en 1910 et, à ce titre, sollicita en 1912 la collaboration d'André Spire, le deuil qui frappa André Spire en 1936, quand mourut sa première femme, Gabrielle : « Quel coup terrible, mon pauvre et grand ami ! Et comme je vous plains du fond d'un cœur désarmé que l'écrasante réalité rend muet ! Dans la solitude et la désolation – ces deux mêmes mots pour désigner deux choses différentes mais dont l'origine est en effet la même – où je vous vois réduit, je ne peux que murmurer les même syllabes informes que tous vos amis auront essayé de prononcer et avec le même sentiment d'inutilité, d'inefficacité et de découragement. Que peuvent les meilleures amitiés en face d'une disparition comme celle qui ouvre le vide à votre flanc. »²⁸

Suivent deux lettres d'André Spire, l'une du 25 avril 1936, l'autre du 6 janvier 1937, et l'on passe au 18 août 1945 ; André Spire écrit de New York, où il s'est exilé durant la guerre : « J'apprends le double malheur qui vous a frappé. / Que vous dire, sinon que je souffre avec vous, avec vos frères, votre femme ; tous les vôtres. / Ma mère aimait votre mère. J'avais vu votre fille toute petite, un jour que vous étiez venu avec madame Jean Richard Bloch, dans notre maison de Neuilly. Que de deuils depuis ! Mais le vôtre dépasse en horreur tous les deuils des vies normales. »²⁹ Marie-Brunette Spire nous apprend en note comment l'Histoire « dépasse en horreur tous les deuils des vies normales » : « La fille de JRB, France, arrêtée par la police française pour faits de Résistance en mai 1942, fut décapitée à la prison de Hambourg le 12 février 1943. Louise Richard-Bloch, la mère de Jean-Richard, âgée de 86 ans, arrêtée en 1944 à Nérès-lès-Bains (Allier), puis internée à Drancy, fut déportée à Auschwitz le 30 mai 1944 dans le

convoi 75. Arrivée le 2 juin, elle fut immédiatement gazée avec 624 autres détenus. »³⁰

Dans sa dernière lettre, Jean-Richard Bloch évoque la « fatigue, l'horrible fatigue, qui chemine à mes côtés, s'assied avec moi dans la voiture, me plante ses griffes dans la nuque dès que je reprends souffle »³¹ Il meurt le 15 mars 1947. Cette longue correspondance, marquée de lacunes mais jamais interrompue si ce n'est par la mort, est émaillée de considérations littéraires. « Je viens de lire *Axel* de Villiers de l'Île Adam [sic] ! » écrit André Spire. « Comme c'est vieux et peut-être 'bêta' ! »³² Ou d'allusions : « Il pleut sur mon cœur comme il pleut sur les Flandres », écrit Jean-Richard Bloch.³³ André Spire avait commenté un poème de son correspondant : « Votre poème : pensée, sujet, très beau ; exécution : encore un peu maladroite. Un certain manque de sonorité, mots mats ou sans prolongement ; et surtout un peu du langage abstrait du prosateur – par ex[emple] : mais quand il se dresse... il célèbre, etc. La Bible dirait « son corps se dresse », sa bouche célèbre... », etc. Il ne faut pas pasticher comme ça Claudel, mais c'est une manière d'écrire qui m'a révélé bien des choses. [...] Mais le point de départ est bon. Vos vers ne s[on]t pas syllabiques, mais rythmiques. »³⁴ André Spire expose très clairement ses vues littéraires dans une lettre du 23 octobre 1930 : « Et presque partout je me sens en accord parfait avec vous. – En particulier sur l'impossibilité du réalisme, la nécessité d'une transposition, d'une stylisation, d'un style ; enfin l'emploi d'une langue serrée, brève. [...] Car le vers moderne doit, sous peine d'archaïsme, être un 'vers parlé', un 'vers oral', un vers prononcé dans la langue d'aujourd'hui, prononciation variable selon le degré de tension du texte, plus rapide dans le comique, plus lent (avec moins de syllabes élidées ou éliminées) dans le tragique. – La forme doit donc appartenir au langage oral (de la bonne société parisienne) quant au fond. »³⁵ C'est à cette époque, aux Décades de Pontigny notamment, qu'André Spire développe ses idées, abordées dès 1910, concernant le

27 André Spire, 22 juin 1929, *ibid.*, p. 423.

28 Jean-Richard Bloch, avril 1936, *ibid.*, pp. 436-37.

29 André Spire, 18 août 1945, *ibid.*, p. 440.

30 Note 3, *ibid.*, p. 441.

31 Jean-Richard Bloch, 15 février 1947, *ibid.*, p. 444.

32 André Spire, 25 août 1917, *ibid.*, p. 313.

33 Jean-Richard Bloch, 6 août 1917, *ibid.*, p. 312.

34 André Spire, 4 janvier 1917, *ibid.*, p. 300.

35 André Spire, 23 octobre 1930, *ibid.*, pp. 427-28.

rythme et la voix, et qui trouveront leur plein aboutissement dans *Plaisir poétique et plaisir musculaire*, ouvrage entamé en 1912, interrompu par la première Guerre mondiale, puis repris en 1930. « Le livre était fini en 1939, accepté par la librairie José Corti et envoyé au début de 1940 dans une imprimerie du Centre, où après l'invasion allemande, il fut impossible de retrouver composition et manuscrit. »³⁶ Le livre fut finalement publié en 1949.

La correspondance révèle à un autre égard la pensée incarnée d'André Spire. A propos du livre de contes de Jean-Richard Bloch, *Les chasses de Renaut*, paru en 1927, le chasseur qu'il était réplique avec réalisme : « Je retrouve le beau conte que j'avais lu avant la guerre et pour lequel je vous avais taquiné, car vous y prenez des libertés avec l'armurerie et le poil des bêtes qu'un vrai chasseur ne se serait pas permises. Jamais, cher ami, un lapin n'a été appelé 'ouillard' ; c'est un lièvre, qu'on appelle ainsi en argot de chasse ; jamais un lapin n'a donné l'impression d'une motte rousse, ou fait un sillage fauve. Un lapin est gris, mon cher ami, et d'ailleurs, quand il est

tué, d'un assez vilain gris. Quant au fusil de Renaut, un calibre huit ! Savez-vous ce que c'est qu'un huit ? Huit balles à la livre, 62 grammes 5, de plomb. C'est une canardière, quelque chose comme un fusil de rempart, qu'il faut poser sur un pivot ou une souche pour le manier. Et cela pour tuer un lapin !

Il est vrai que le sujet du conte, c'est que Renaut ne pourra pas, ne voudra pas tuer le lapin. Et que le conte est très beau, très émouvant, et fait aimer celui qui l'a écrit. »³⁷

En 1929, André Spire écrit à son ami : « Le monde est beau, vu à travers vous. »³⁸

Chalifert, 9 et 10 avril 2011.

36 André Spire, Avant-propos, *Plaisir poétique et plaisir musculaire*. Paris : Corti, 1986, p. IX.

37 André Spire, 8 septembre 1927, Jean-Richard Bloch & André Spire, *Correspondance 1912-1947* : « *Sommes-nous d'accord ?* », *op. cit.*, p. 412.

38 André Spire, 22 juin 1929, *ibid.*, p. 424.



André Spire, vers 1895.



Au Puits, par Liliane Klapisch.